

CARNET MONDAIN.

Bals à l'Opéra et à l'Athenæum.

1902-1903.

- Falstaffians, 6 février. High Priests of Mythras, 9 février. Ettes d'Obéron, 12 février. Consus, 16 février. Atlantéens, 17 février. Chevaliers de Momus, 19 février. Equipe de Protée, 23 février. Equipe Mystique de Comus, 24 février. Rex, 24 février.

TEMPERATURE

Du 28 janvier 1903.

Thermomètre de E. et L. CLAUDEL, Opticiens, No 121 rue Carondelet.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

M. Roosevelt politicien.

Personne aux Etats-Unis, ni dans le parti démocrate, ni dans le parti républicain, ni dans le parti encore moins dans l'autre, ne doute de l'honnêteté des intentions du président Roosevelt.

Or, c'est là ce qui manque avant tout à M. Roosevelt. Il se lance tout d'abord en avant, tête baissée, sans se préoccuper des obstacles qui peuvent se dresser sur sa route.

Quand il a commencé, à Washington, sa campagne en faveur de Booker Washington qu'il a reçu solennellement à sa table, il n'avait pas prévu les conséquences qui devaient en découler.

La situation s'est aggravée. Les noirs excités jurement par les concessions qu'on leur avait

faites spontanément, sont devenus exigeants et nous n'avons vraiment pas à les en blâmer.

Avec un peu de souplesse il eut ramené le calme dans les esprits. Mais il a, au contraire, affecté de la raideur et il n'a fait ainsi que rendre plus vive l'irritation que compromettre sa candidature à la présidence.

La faute en est à lui seul. Ce qui se passe maintenant prouve qu'il n'est pas donné à tout le monde de s'aventurer sur le terrain de la politique.

Fin de l'imbroglio Vénézuélien.

Les Américains sont pressés; ils vont vite en besogne. Quand ils se lancent dans une affaire, ils ne s'arrêtent pas aux bagatelles de la portée; ils courent droit au but qu'ils poursuivent.

On sait que, traqué de tous les côtés à la fois, à bout de forces et d'arguments et voyant les ports du Vénézuéla bloqués, le président Castro a été obligé d'appeler à son secours M. Bowen

vont reposer toutes les négociations. Elles consistent en ceci: Une partie, un quantum pour cent des revenus des mines de La Guyana et de Porto Cabello sera affecté au paiement des dettes de la république de Vénézuéla.

Le Vénézuéla s'engage solennellement à faire ce paiement. Une tierce puissance aura le maniement des fonds au profit des Etats reconnus créanciers légitimes.

De plus, en vue de hâter au commencement de paiement, deux grandes banques de New York, celle de Belligman et Cie et celle de J. P. Morgan et Cie s'engageraient à faire les premières avances.

Telles sont les bases préalablement consenties par les puissances créancières—l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie et autres, et qui doivent immédiatement entraîner la levée du blocus. Jusqu'à tout est réglé à la satisfaction générale.

Reste maintenant à déterminer le mode de paiement et les différentes sommes qui devront recevoir les créanciers, à mesure que les fonds seront disponibles. C'est là que git la difficulté. Chacun des réclamants voudrait occuper le premier rang et passer à la caisse avant les autres.

A ce sujet, M. Bowen se tient prudemment sur la réserve. Il n'a aucun intérêt à favoriser l'un au détriment de l'autre. Que les puissances s'entendent entre elles pour la distribution des fonds, puisque ce sont elles qui doivent les paier.

Nous devons ce bienfait, indirectement à l'Union américaine et, directement, à l'intervention de M. Bowen.

Robert Planquette.

M. Robert Planquette, le musicien français dont nous annonçons la mort dans nos dépêches, était né à Paris le 21 juillet 1850.

Il est, certes, plus facile de faire répéter un enfant qui ne demande qu'à écouter, qui reproduit docilement ce qu'on lui indique, qui essaye même de comprendre la délicatesse du sentiment qu'il a à rendre, que tel comédien obtus, infatigable lui-même, qui s'imagine être tout science et n'admet pas qu'on lui redresse au faux mouvement ou une mauvaise intonation.

Ce sont surtout les petites filles qui sont comédiennes innées; elles sont pas la gâcherie de gestes, la gêne d'attitude des petits garçons devant la rampe; elles sont sur la scène comme chez elles et sont, d'ailleurs, très sensibles aux applaudissements.

Elle avait sept ans. Cette grande disposition des enfants pour le théâtre fut exploitée en 1822 par le fameux Comte, ex-physicien du roi Louis XVIII, qui obtint privilège d'un théâtre où les pièces devaient être interprétées par de jeunes êtres et qui ouvrit cette scène miniature dans le passage des

LES Enfants au théâtre.

Le succès obtenu par la petite Baudry au Gymnase à Paris, a remis dans les conversations cette question, si souvent discutée, des enfants au théâtre.

Le procédé—très habile en général, car il prend le public par son point faible—à ses partisans et ses détracteurs, et les uns et les autres invoquent des arguments excellents qui risquent de laisser longtemps le problème sans solution.

Quoi de plus charmant, de plus délicieux, disent les uns, que l'arrivée sur la scène d'un bambin qui, gazouillant, sautillant, donne avec cette voix adorablement musicale et chantante des petits, un accent de vérité et de naturel au texte appris, éclaire tout le théâtre d'un rayonnement de jeunesse et dessine le même sourire d'indulgence et de plaisir sur les lèvres des spectateurs!

Oh! le triste spectacle, riposte l'autre camp, que celui de marionnettes pâlies qui devraient être couchés à cette heure et qui viennent là réentendre la leçon annoncée et respirer l'air pernicieux des coulisses aussi dangereux au moral qu'au physique!

Mais pour subtiles que semblent les raisons de ces derniers, c'est cependant eux qui sont battus, car il y a des enfants au théâtre et il y en aura toujours; d'ailleurs, ceux-là sont en général des enfants de machinistes, d'artistes, ou de figurants, ou d'habitués ou de portiers de théâtre, et ils ont grand, pour ainsi dire, dans cette atmosphère de la scène, dans la poussière des décors et les livres conversations derrière les portants. Et puis, l'atmosphère de l'atelier est-elle beaucoup meilleure?

Il n'y a rien, en effet, de "cabinot" comme l'enfant; ses instincts d'imitation, sa faculté d'assimilation de petit singe en font la plus souple, la plus agréable et la plus malléable matière théâtrale.

Cette grande disposition des enfants pour le théâtre fut exploitée en 1822 par le fameux Comte, ex-physicien du roi Louis XVIII, qui obtint privilège d'un théâtre où les pièces devaient être interprétées par de jeunes êtres et qui ouvrit cette scène miniature dans le passage des

Panoramas. Sur les affiches s'étalait cette célèbre devise: Par les meurs, le bon goût, modestement illustré. Et sans danger la mère y conduira sa fille.

Le succès fut grand et l'imprésario fit fortune au point qu'il put se permettre, en 1827, de construire, passage Chateaux, une scène plus grande qui fut florissante pendant vingt-sept ans et devint, en 1855, le théâtre des Bouffes-Parisiens avec Jacques Offenbach comme directeur.

Cependant, il est rare que ces étoiles en herbe justifient plus tard les grandes espérances qu'elles avaient données; dans le grand nombre des "enfants prodiges" dont on applaudit à outrance les balbutiements, bien peu sont devenus des artistes de talent; il y a des exceptions cependant, et elles sont éclatantes.

Citons d'abord Rachel, et encore Kachel, à six ans, chantant dans les sabarets—scène inférieure, très inférieure—et elle ne joua jamais de rôles d'enfant. Céline Montaland est la plus célèbre des enfants précoces qui ont tenu promesse; elle débata à sept ans dans le rôle d'enfant de la "Gabrielle" d'Emile Augier, et se fit remarquer encore dans la "Charlotte Corday" de Ponsard, et tout Paris alla la voir, surtout au Palais-Royal, dans la "Fille mal gardée", qu'elle joua avec infiniment de grâce et d'esprit. Elle passait par toute la gamme des sentiments, naïveté, malice, coquetterie, esprit, et toujours dans la note juste.

Il y a eu aussi Anaïs Fargueil, qui, après avoir brillé comme jeune élève, devint plus tard une grande comédienne, et Mme Volny qui, après avoir joué les enfants, eut beaucoup de succès (devenue grande) au Gymnase, à la Comédie-Française et en Russie, où elle était très goûtée. Céline Chamantot débuta également dans un rôle d'enfant, au théâtre Déjazet, en 1831.

Eugénie Lemerrier, qui créa la petite fille dans les "Pirates de la Savane", en 1869, et joua ensuite les ingénues au Palais-Royal et au Gymnase. La triomphante Châteleine, de la Renaissance, Mme Jane Harding, a aussi joué des rôles d'enfant à Marseille, aux côtés de son père, qui était premier rôle.

Vous en avez vu beaucoup, et ce sont là les meilleurs exemples de ce qui a été fait jusqu'ici pour le théâtre de l'enfant, et la direction des chemins de fer américains a l'intention d'élargir ce système pour toutes ses lignes.

THEATRES.

THEATRE CRESCENT. Les représentations de Faust, de Gœthe, avec l'éminent artiste Lewis Morrison dans le rôle de Méphisto, se il est incomparable, attirent la foule au Crescent.

GRAND OPERA HOUSE. La direction du Grand a été bien heureusement inspirée quand elle a engagé M. Cresten Clarke. Grâce à lui, le théâtre ne déçoit pas depuis hier.

THEATRE TULANE. Hier, par extraordinaire, il y a eu matinée au Tulane, à la demande du public. M. Drew, qui n'a pas de sa saison, a été obligé de céder cette fois aux instances des habitués de ce théâtre.

THEATRE AUDUBON. "Nayada"—Un la mine du Diable—est un des drames les plus étonnants qu'il ait actuellement à la scène.

"Aussé fait-il salle comble pr-

La suppression de la poussière sur les voies ferrées.

On a fait, dit le "Vélo", quelques expériences de l'emploi de l'huile de pétrole pour supprimer la poussière sur les routes. Ces expériences n'ont-elles pas réussi? L'emploi du pétrole relevé-il à un prix trop élevé? Toujours est-il que comme beaucoup d'autres projets...

Les Américains envisagent pour le moment cette question à un autre point de vue. Ils trouvent, et avec raison, que le premier qui jallit du ballast au passage des trains est un des agents qui contribuent le plus à user les pièces délicates des locomotives. La poussière projetée des parties de pierres qui se mêlant à la graisse, amènent l'échauffement des pièces de roulement.

C'est pourquoi les Américains font en ce moment de très importantes expériences sur l'application de l'huile de pétrole sur les voies ferrées. Ils se servent, pour ces essais, d'un wagon-citerne ordinaire, qui transporte le pétrole, puis d'un wagon plate-forme, sur lequel sont disposés les tuyaux et canalisations de projection. Le tout est, naturellement, remorqué par une locomotive marchant à petite allure.

Ce système permet d'arroser de pétrole le ballast, le talus, le remblai ou la tranchée où l'on passe.

La dépense revient à peu près de 140 à 150 dollars par kilomètre pour la première application, et l'entretien revient ensuite annuellement à 50 dollars.

Les essais qui ont été faits jusqu'ici sont très concluants: la poussière a entièrement disparu et la direction des chemins de fer américains a l'intention d'élargir ce système pour toutes ses lignes.

que tous les soirs au théâtre Audubon, à la grande joie de la troupe Baldwin-McVilde. Demain, vendredi, matinée.

THEATRE DE L'OPERA

C'est ce soir que, pour la première fois à la Nouvelle-Orléans on entendra "Messaline", tragédie lyrique de M. Leizore de Lara, de la livret et de MM. Armand de Vautre et Eugène Merand. M. Armand de Vautre, à la représentation générale de cette œuvre vraiment remarquable, et l'impression qu'elle nous a faite nous porterois que la musique en général, les succès. La direction n'est pas, avec le plus grand soin, de mise en scène et des costumes. Les sièges manquaient hier et le parti des spectateurs ont été obligés d'assister debout à la représentation.

ST. CHARLES ORPHEON

On sait qu'il y a matinée tous les jours à l'Orpheon. Jamais ces matinées n'ont attiré autant de monde que cette semaine, à cause du brillant spectacle qu'offre "The Gait with Aurora Hair". Les sièges manquaient hier et le parti des spectateurs ont été obligés d'assister debout à la représentation.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes: Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 par an; \$5.00 par mois; \$1.00 par semaine.

EDITION HEEDOMADAIRE. Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00 par an; \$1.00 par mois; \$0.20 par semaine.

EDITION DU DIMANCHE. Cette édition est comprise dans les éditions quotidiennes, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Feuilleton L'Abelle de la N.O. DE L'ABEILLE DE LA N.O. No. 95 Commencé le 25 octobre 1902. DETTE SACREE! GRAND ROMAN INEDIT Par Paul Rouzet. QUATRIEME PARTIE Coeurs Fideles. X. Suite. Le cocher montra un peu d'em-

barras. Une hésitation se lut sur son visage... Puis après un instant. — Seul... ce n'est pas tout à fait exact... Depuis un an bientôt, messieur le marquis a retrouvé un enfant... un fils qui lui avait été ravi autrefois. — Ah!... il a donc été marié? — C'est probable, puisqu'il a un fils. — En effet. — Mais, Philippe Bessières jugea prudent de ne pas pousser plus loin ses questions. Son interlocuteur s'en serait alarmé à peu près certainement. Le faire cesser n'était vraiment pas chose facile. D'ailleurs le jeune homme avait en grande partie appris ce qu'il désirait savoir.

— Ah, vous avez des rentes, vous, heureux mortel! Le cocher riait. De nouveau Philippe Bessières appela le gargon, paya les consommations, puis se leva, disant: — Je vous remercie de l'obligeance que vous avez mise à me répondre. — Et moi donc! Mais je me sauve. Je profite de mon séjour à Paris pour aller voir un peu partout où j'ai la chance de me caser... Ce n'est pas toujours commode. — A qui le dites-vous? Au revoir donc, et bonne chance. — Merci. Philippe salua et sortit. Le hasard l'avait bien servi. En un quart d'heure il avait appris ce qu'il lui importait de connaître. Il allait pouvoir maintenant renseigner madame d'Escalbert. Il avait quelques légers renseignements sur la conscience, mais ces mensonges, dont le cocher avait été la dupe, étaient nécessaires. Et puis il n'y avait pas là de quoi faire damner un saint! Le souvenir de l'émotion qu'avait montrée la comtesse d'Escalbert en le priant de faire cette démarche lui revint en mémoire. Comment connaissait-elle Ko-

dolphe d'Aulnoye? L'explication qu'elle avait donnée avec un embarras visible était singulière. Pourquoi, en prononçant le nom du marquis, la voix d'Irène avait-elle tremblé? Pourquoi son visage s'était-il coloré d'une rougeur soudaine? D'autres que Bessières eussent peut-être cherché à approfondir ces choses... Lui ne s'indistrait aucune curiosité indiscrète. Il n'avait pas à s'immiscer dans les affaires de la comtesse, car, en somme, ces affaires ne le regardaient point. Il devait tout simplement se contenter d'accomplir son devoir et d'exécuter les ordres qu'on lui donnait. Le reste ne devait pas l'inquiéter. Pour retourner auprès de la comtesse il prit une voiture, car il avait hâte de faire connaître à nouveau à la veuve du comte l'objet du résultat de la mission dont elle l'avait chargé. Une demi-heure plus tard il franchissait le seuil du Grand-Hôtel et priait une femme de chambre de prévenir madame d'Escalbert qu'il désirait lui parler. Celle-ci était avec Geneviève dans un petit salon Louis XV. Elle fit part à la jeune fille du désir qu'elle avait de rester seule avec Philippe Bessières. Geneviève sortit aussitôt. L'annonce de la visite du jeune régisseur lui avait donné une

sorte de commotion. Elle était devenue livide. Et d'un geste instinctif, elle avait porté la main à son cœur. Ses yeux semblaient recueillir une souffrance mystérieuse. Philippe fut introduit. Très pâle, s'efforçant de montrer un calme qui était loin d'exister dans son âme, Irène était assise dans un fauteuil. — Déjà de retour, monsieur Bessières, dit-elle avec un tremblement dans la voix. — Oui, madame la comtesse. — Et vous venez être acquitté de la commission que je vous avais donnée? — J'ai les renseignements que madame la comtesse m'a prié de me procurer. En quelques mots rapides, le régisseur mit Irène au courant de ce qu'il avait fait. Il dit sa rencontre avec le cocher, dans un bar voisin de l'hôtel d'Aulnoye. Elle l'écoutait, attentive, le cœur sans battements, les doigts crispés aux bras du fauteuil dans lequel elle était assise. — Maintenant Philippe arrivait à l'entretien qu'il avait eu avec le cocher du marquis. — Voici, madame, ce que j'ai pu savoir. L'hôtel qui se trouve au 27 de l'avenue Hoche appartient bien à monsieur le marquis Rodolphe d'Aulnoye. — Il y habite? — Oui... la plus grande partie de l'année... Autrefois, pa-

rait-il, il voyageait beaucoup. — Et sa famille? — Il ne lui reste plus de famille... Ses parents... sa sœur... sa femme sont morts. — Sa femme... Vous avez dit sa femme? — Irène n'avait pu s'empêcher de faire un violent mouvement. — M. le marquis d'Aulnoye a dû être marié autrefois parce qu'il a près de lui un jeune homme, son fils. — Un fils... Oui. Et Bessières ajouta: — A moins que ce ne soit son fils adoptif... L'homme à qui je me suis adressé n'a pas précisé... Je ne voulais pas exciter ses soupçons en l'interrogant trop minutieusement. Il semble adorer son maître qui, parait-il, est d'une grande bonté pour ses gens. — C'est bien, je vous remercie mon brave monsieur Bessières. Les bras d'Irène se raidissaient... Sa voix était changée, légère mouillait ses tempes. Elle ordonna: — Tout à l'heure, j'aurais peut-être à vous parler. Et puis, d'ailleurs, il va être l'heure du déjeuner. Vous resterez avec nous. Descendez donc au grand salon de l'hôtel et vous attendrez-là. — Bien, madame la comtesse. Il s'inclina, sortit non sans avoir jeté un long regard vers

la porte du fond, la porte de la chambre de Geneviève qu'il espérait toujours voir s'ouvrir et qui demeurait impitoyablement close. Mais tout à l'heure il allait être en présence de la jeune fille. Cette pensée lui causa une joie qu'il ne dissimulait plus. Demeurée seule, Irène avait repris sa place dans le fauteuil. Et toute blanche, le corps secoué de frissons, maintenant qu'elle n'était plus obligée de contenir son émoi, de cacher l'effroyable douleur qui éclatait en elle, la malheureuse baïssa la tête. — Marié... lui... mon Dieu... que viens-je d'apprendre! Une telle chose est possible... Il a aimé une femme... Il a eu un enfant... l'enfant d'une autre! Oh! c'est affreux... comme j'ai souffert! C'est donc que j'ai aimé encore... que je n'ai jamais cessé de l'aimer. — Puis avec une fièvre croissante: — N'importe... c'est fini... me dois pas le voir... je ne l'aurais pas. — Qu'il importe à la douleur mortel! — "Mon dernier espoir est mort... mon dernier rêve s'écroute. Jamais le ciel n'aura pitié... à fait de mon existence un cauchemar... Chaque heure qui s'écoule est pour moi plus amère